

I

OCTOBRE 2014

« Il faut que je te dise quelque chose... »

Je m'arrête net et je regarde mon père, les mains posées sur le manche de sa pelle, les pieds campés dans la terre, le regard fixant la ligne de crête, sa gêne tournée vers l'horizon.

« Il faut que je te dise quelque chose... »

J'attends. C'est la première fois que mon père a quelque chose à me dire. Mon père ne m'a jamais rien dit. Il me parle, souvent, de choses et d'autres, des choses des autres, mais il ne m'a jamais rien dit. Ni sur lui, ni sur moi, ni sur nous deux. Même quand il est en colère, il ne dit rien. Il fait dire. Il se fâche par procuration. Ma mère se charge alors de répercuter ses humeurs : « Tu sais, ton père n'est pas très content. Tu devrais l'appeler. Mais je ne t'ai rien dit. » Non, ma mère ne m'a rien dit. Et on fait comme si on ne s'était rien dit.

Encore aujourd'hui, mon père ne me dit toujours rien. Il me parle de son jardin et des difficultés de vieillir même si le temps est resté d'une rare courtoisie à son égard. Il se

plaint de voir les autres mourir en l'abandonnant à son triste sort de vieil homme bien portant.

Mon père est un homme affable qui n'a jamais rien dit. Pourtant il a eu souvent envie de dire. Envie de dire à sa belle-mère de se taire ; à son père de lui parler, à sa mère de l'aimer, à moi de l'écouter, aux autres de le considérer. Il a eu souvent envie de dire quelque chose mais n'a jamais rien dit. « J'avais envie de lui dire... », ne cesse-t-il de répéter mais finalement il ne dit rien, pour ne pas faire d'histoires.

Ses histoires à lui, c'est son enfance au sortir de la guerre, une époque où le pain était aussi dur que son père et les souvenirs aussi cuisants que les coups de ceinturon qu'il a reçus. L'histoire de notre famille commence et se termine avec les souvenirs de mon père. Longtemps d'ailleurs j'ai cru que ma mère n'avait pas eu d'enfance puisque je ne connaissais pas ses souvenirs. Je ne me trompais pas, je le compris plus tard : on la lui avait volée.

Mon père avait promis à ses petits-enfants d'écrire ses histoires mais il ne l'a pas fait. Je lui ai coupé les herbes folles de son enfance sous le pied. C'est moi qui ai pris en charge le récit de ce monde perdu, mais sans puiser dans ses souvenirs, en les contournant même. J'ai écrit à sa place, sans lui donner sa place. Je lui ai confisqué ses histoires, sa jeunesse, son envie. Dans un recueil de nouvelles, *Ceux de la plaine* *, j'ai même mis en scène la mort de son père et son dernier face-à-face avec cet homme taiseux qui a passé

* *Ceux de la plaine*, Paris, Éditions Kero, 2015.

son agonie à geindre pendant que son fils le veillait, guettant des confidences ou des signes de tendresse qui ne viendraient jamais. Son père non plus n'avait rien eu à lui dire, même au moment de mourir.

Alors, face à cette ligne de crête qui marque la limite du canton et de notre monde à nous, un monde où seule vaut la nostalgie d'un monde révolu, la phrase tombe au pied de la pelle en faisant un bruit sourd : « Il faut que je te dise quelque chose... Tu te souviens du grand-père à la canne ? »

Je me souviens un peu du grand-père à la canne, mon arrière-grand-père, mais pas de son prénom. Je l'ai appris depuis : Joseph. Joseph Gironde. Je me souviens surtout de l'avoir vu sur son lit de mort. Il était beau ce jour-là. Un gisant endimanché, les mains croisées sur son gilet en velours noir côtelé, sa canne posée à ses côtés, ses moustaches fournies. J'avais été impressionné par ce corps immobile dans la lumière silencieuse du matin. J'appris ainsi que la mort donnait de la dignité. Il avait vécu les dernières années de sa vie chez ma grand-mère où je passais mes premières vacances. Nous nous sommes croisés là, au pied de son lit de mort. De ça, je m'en souviens. Je ne sais rien de son existence mais tout de sa mort. Le peu que j'en appris plus tard, c'est mon père qui me l'a raconté : longtemps caviste dans de grands restaurants parisiens, il était revenu au pays, comme on dit, — « avec une brouette d'or ! », tonnait mon père en imitant sa voix de stentor — pour acheter grâce à ses économies une propriété près du Champeau, le hameau de son enfance, à la Rougérie. Il y



Joseph Gironde, le grand-père à la canne, le fils
du parricide.

avait vécu entouré d'une femme alcoolique, d'un enfant handicapé qu'il rouait de coups, d'un fils insignifiant, et d'une puînée qui restera au pays pour épouser mon grand-père et une vie de misère. À sa mort, sa propriété avait été vendue, puis léguée aux ronces et aux herbes folles. Voilà ce que je savais de la vie de cet homme.

« Il faut que je te dise quelque chose... »

À sa retraite, mon père avait trompé son ennui en faisant des recherches généalogiques sur la famille. Mais ses avancées étaient poussives ; il n'était remonté qu'à la génération précédant celle du fameux grand-père à la canne. La date de péremption de la vie des morts est très courte. Mais une découverte l'intriguait : cette branche de l'arbre familial avait été brutalement coupée. Le père de Joseph Gironde, un certain Pierre Gironde, était mort à trente-trois ans et sa femme avait disparu sans laisser d'adresse posthume. Mon père en déduit d'abord que la famine et la pauvreté avaient été la cause de leur disparition prématurée.

« J'ai quelque chose à te dire... »

Pourquoi ai-je cru entendre : « J'ai quelque chose à te faire écrire » ?

Accroché à sa pelle, mon père danse maintenant d'un pied sur l'autre et laisse tomber des mots qui roulent dans le trou. « Je t'ai dit que je faisais des recherches sur la famille et qu'il y avait des choses qui m'avaient intrigué. Le couple Gironde, notamment, tu sais, les parents du grand-père à la canne, qui ont disparu très jeunes, à la fin

du siècle dernier. Je croyais que c'était à cause de la misère ou d'une épidémie... J'en ai parlé un peu autour de moi, à Guy, surtout. » Guy, c'est son ami enfance qui a fait carrière à la Poste comme receveur. Il profitait de ses tournées de courrier pour vendre ou échanger des légumes de sa propriété. Bien avant l'heure, il avait compris que la Poste devait se diversifier pour survivre au nouveau monde. Entre deux mandats versés, il bavardait avec les anciens et plaisantait avec les veuves pour leur extorquer quelques salades ou quelques poules contre un peu de conversation. Il avait fait du troc et du marché noir ses armes de résistance contre la mondialisation. À la mort de ce précurseur de la Poste moderne, c'est un autre monde qui a disparu : celui de l'argent qui s'échange dans une poignée de main, du temps qui s'écoule, épais comme le vin de la treille.

« Guy m'a dit : "Tu sais, les gens parlent... On raconte des choses curieuses sur ta famille, sur les Gironde... Ta mère ne t'a jamais rien dit là-dessus ? Tu devrais aller voir le père Mure. Il aura sûrement des choses à te raconter. Avant qu'il s'achève lui aussi." » Ici, quand les gens meurent, on dit qu'ils « s'achèvent », comme les romans. Mon père entretient le suspense, autant par gêne que par plaisir. Pour une fois, il tient une histoire que je ne connais pas. Il ne la lâchera pas comme ça.

Je l'écoute. « Bon, j'ai fini par aller le voir... Je l'ai questionné un peu, le père Mure. Tu sais, c'était un copain de ma mère. Il n'est plus tout jeune... Il est tordu comme un pied de vigne et sourd comme un pot, mais il va bien

encore. Il semblerait... Enfin, c'est à vérifier, bien sûr... Mais qu'il s'est passé une drôle d'histoire au Champeau, là-haut, dans la maison de l'arrière-arrière-grand-père. Chez les Gironde. »

Je le laisse dire ce quelque chose qu'il cherche à me dire...

« C'est à voir... et c'est là que j'aimerais bien que tu viennes avec moi, aux archives départementales de Tulle. Pour vérifier dans les journaux de l'époque si ce qui se dit est vrai. Car il se dit des choses terribles sur notre famille... Une affaire pas très jolie jolie... »

Mon père enchaîne alors les phrases très vite, comme pour les jeter à ses pieds et les enterrer d'un coup de pelle : « Il se dit qu'un meurtre a été commis là-haut, au Champeau. Que l'assassin, c'était le fils aîné de la famille. Avec l'aide de son frère, un simplet, il a tué son père ! Ils lui auraient coupé la tête pour qu'on ne le reconnaisse pas et auraient ensuite jeté le corps dans une mare. Le sang aurait rougi la surface de l'eau et c'est comme ça qu'on a découvert le crime. » Il marque enfin un temps et scrute les vagues des frondaisons des arbres de la colline d'en face qui ondulent sous le vent. « Y a eu un procès. Le fils aîné a été guillotiné, à Tulle ! Tu te rends compte ? Mon arrière-grand-père était un assassin ! Il a tué son père ! »

Mon père se tait, saisi par le sifflement de ce mot qui sort pour la première fois de sa bouche. À quelques kilomètres de là à vol d'oiseau, dans un canton où tout se sait, où tout se dit, où tous s'épient, un de nos ancêtres avait assassiné

son père, avait été guillotiné en place publique, et nous n'en savions rien, ni mon père ni moi, quatre générations plus tard. On s'était tué dans la famille, puis on s'était tu. En cette année 1884, ils furent trente et un à monter sur la guillotine et deux mille cinq cents décorés de la Légion d'honneur. Pierre Gironde fut le seul à être exécuté cette année-là pour parricide. Un de nos ancêtres avait été décoré de la légion d'horreur. Mais ses descendants, avec la complicité des gens du canton, des voisins du Champeau, et en dépit des malveillants, ont préféré enfouir dans un sac le souvenir de ce Pierre Gironde qui avait défié les lois divines et républicaines, sauvagement, vulgairement, et le jeter dans la Dordogne. À Rome, on enfermait les parricides dans un sac pour qu'ils ne partagent pas le même air que les vivants ; on y plaçait aussi un singe pour affirmer que cet homme-là ne faisait plus partie de la communauté des hommes. Il ne méritait plus ce nom. Puis on se débarrassait de ce monstre dans le Tibre afin que personne ne se recueille sur ses mânes.

La Dordogne venait de rejeter ce criminel oublié, cent trente ans plus tard, aux pieds de sa famille.

Après un temps, mon père ajoute : « Il paraît même qu'il y a une plainte qui a circulé dans le canton pour raconter ce crime. Une plainte ! Tu te rends compte ? Une chanson sur ce meurtre ! C'est le père Mure qui m'en a parlé. À ce qu'il raconte, la Yvette, la copine de ta grand-mère, l'a entendue chanter quand elle était gamine. »

Mon père parle très vite maintenant. Il faut qu'il vide son sac. Qu'il sorte cette tête de ce sac.

« Il m'a raconté aussi que ce Pierre Gironde devait être guillotiné à Beaulieu, sur les bords de la Dordogne, avec un autre criminel. Mais qu'au final ça ne s'est pas fait. Il n'y avait plus qu'un condamné, l'autre avait été gracié. Du coup, ils n'ont pas déplacé la guillotine jusqu'ici. Voilà... C'est tout ce que je sais. Je n'ai pas trop confiance dans ce que me raconte le père Mure. Il perd un peu la tête. Il faut que j'aille voir Yvette, qu'elle me raconte ce qu'elle sait. Mais j'aimerais bien aussi qu'on aille vérifier ensemble tout ça aux archives départementales, à Tulle. Tu veux bien ? »

Mon père a l'air bien ennuyé avec cette histoire dont il ne sait presque rien, sinon des bribes de rumeurs à peine croyables : un parricide, une mare rouge de sang, une plainte qui a couru dans les campagnes, une guillotine qui aurait dû être dressée au milieu de la place d'un chef-lieu de canton... Comment peut-on croire à des balivernes pareilles ? Comment peut-on donner foi à ces fables ridicules ?

Mais les rumeurs les plus surprenantes ont besoin de la terre grasse de la réalité pour pousser. Comme les herbes folles. Comme les romans.

Je découvris plus tard qu'un conseiller municipal de l'époque avait bien lancé l'idée saugrenue de faire venir la guillotine jusqu'aux rives de la Dordogne pour créer une émulation commerciale dans la petite ville de Beaulieu. Le journal local, *Le Corrèzien*, s'en était fait l'écho et avait condamné cette initiative immorale qui avait fait long feu.

Mais le projet n'en avait pas moins mûri dans l'esprit d'un homme qui se voyait sans doute comme l'incarnation de l'ordre, de la morale et de la modernité, en rêvant de faire d'une exécution publique un modèle économique. Tous les mensonges infusent dans les eaux tièdes de la vérité.

Ne trouvant aucune trace à l'époque de cette fameuse plainte, je décidai d'en écrire une, inspirée d'une plainte contemporaine, que je finis par glisser dans la poche de mon père. « Tiens. Tu liras ça plus tard. » Il mit du temps à m'en parler. Un jour, il me confia qu'il était très heureux que j'aie pu retrouver la plainte du Champeau. Je fus surpris par ce malentendu, par ce mal-lu : mon père avait cru que j'avais retrouvé le texte original. Mais peut-être était-ce vrai finalement : j'avais retrouvé la plainte de l'époque, la seule, celle que j'ai moi-même écrite. Un autre mensonge était devenu une vérité.

Quand je lui rendis visite, Yvette se souvint qu'une plainte avait bien été écrite. Les premiers vers que lui chantait sa grand-mère lui revenaient en mémoire. Elle les fredonna même devant moi :

*C'est un nommé Jean Gironde,
Un bon père, un bon époux
Que chérissait tout le monde...*

Mais seuls les premiers vers lui revinrent en tête. Il aurait suffi d'un mot, sans doute, pour qu'elle enchaîne avec la suite et fasse revivre cette plainte qui avait circulé dans

le canton. Mais plus personne n'était là pour lui souffler le couplet suivant. La plainte replongeait dans l'oubli, sous mes yeux, engloutie par les remous de la mémoire de cette vieille femme.

Des années plus tard, je retrouvai par hasard les traces d'une autre plainte, publiée celle-ci dans un journal de l'époque qui relatait les crimes épouvantables perpétrés dans les campagnes, et qui débutait ainsi :

*Par un' nuit des plus obscures
Un cadavre fut trouvé
Dans un étang, transpercé,
De plus de trente blessures
Et de suite on soupçonna
Qu'il y eut assassinat.*

Ce fut donc cette version qui eut l'honneur des journaux : une plainte bâclée, écrite à la va-comme-je-te tue, sans grâce et sans style. « Et de suite on soupçonna... » Mon ancêtre n'avait eu le droit qu'à de mauvais vers, comme on sert du mauvais vin à un homme sans éducation.

Le vent du temps avait emporté les paroles fredonnées par Yvette pour ne garder que celles publiées par un journal de l'époque, et consultables aujourd'hui sur internet. C'était cette plainte-là, officielle et publique, d'une platitude à pleurer, qui avait survécu à l'oubli.

Je lui opposerai donc la mienne, la fausse, la pastichée, écrite cent trente ans plus tard, non pour réhabiliter le nom

de Pierre Gironde, ni même sa mémoire, mais plutôt l'atrocité de son crime et la bêtise de sa mise en scène. Œdipe avait sévi dans notre famille, chez les Gironde, à coups de hache, dans une cave, un matin d'été. Ça méritait que j'ose me frotter à ce meurtre avec mes propres mots plutôt que de laisser le cadavre de mon ancêtre bouffé par des vers de mirliton. Je devais « rendre horreur » à ce Pierre Gironde, à ce parricide, à ce monstre guillotiné, le 18 août 1884, en place publique, au petit matin, pour qu'il échappe à la vulgarité d'une plainte bancale de banalité, écrite par un auteur sans inspiration :

*On accusa de ce crime
Les deux enfants du défunt ;
Mais on n'en arrêta qu'un
Ce qui semblait légitime ;
On mit en prison l'aîné
Et l'jeune fut relâché.*

*Quand il fut devant ses juges
L'accusé n'avoua point ;
Mais son frère' comme témoin,
Lui dit : « Pas de subterfuge ! »
Puis avec émotion,
Il fit sa déposition*

À ce texte de seconde main, je préférerais une plainte écrite de la mienne. Et il me faut maintenant raconter l'histoire de cet homme pour que son crime échappe à la nasse

de l'oubli et remonte à la surface des eaux de la Dordogne, rejeté enfin par le tourbillon du Gour du diable.

Qu'ils le haïssent pourvu qu'ils s'en souviennent.

En cour d'assises, les membres de la famille ne peuvent pas déposer sous serment, et le jury ne doit pas tenir compte de leur témoignage. C'est donc à moi de « tenir conte » de cette affaire pour donner une sépulture digne de ce nom à celui dont le corps fut jeté dans une fosse commune.

Cet ancêtre, c'est le mien, à mon insu. Je le célèbre parfois, à mon insu. J'ai lu dans un article que ses derniers mots, avant d'être conduit à l'échafaud, avaient été : « C'est bien malheureux ! » Puis il s'est tu. Or cette expression, je l'ai faite mienne depuis longtemps, bien avant la découverte de cette affaire. Je la reprends parfois en imitant l'accent du pays pour me moquer de ceux qui sont incapables de respecter nos racines paysannes : « C'est bien malheureux de ne pas savoir se servir d'une hache pour fendre du bois ! » J'ai longtemps cru que j'imitais ma grand-mère s'agaçant de me voir si maladroit. Mais en vérité cette expression prenait sa source dans un temps plus lointain et je n'en savais rien. C'est bien malheureux de ne pas savoir se servir d'une hache pour fendre du bois, ou pour fracasser la tête de son père.

C'est bien malheureux de ne pas savoir de quoi était faite l'âme de ce Pierre Gironde. Et ce dont mon âme a hérité, le saurai-je un jour ?

Après le décès de son mari, j'ai souvent demandé à ma grand-mère, la petite-fille du parricide dont j'ignorais

encore tout de l'histoire, de me raconter sa vie. Elle a toujours refusé, sèchement. Je la croyais modeste. Elle voulait seulement taire sa honte d'être la petite-fille d'un assassin, taire cette histoire qui devait mourir avec elle.

Ce crime n'était pourtant pas un secret bien gardé. Il était là, devant nous, un cadavre familial qu'on enjambait sans le voir. Mais ce crime qui n'a pas laissé plus de trace qu'un jet d'urine sur la neige, a-t-il taché mon âme ?

Les silences ont la peau dure dans la famille. On tient ça peut-être de ce condamné à mort. N'avoue jamais, même avant de mourir. C'est le mot d'ordre. Même après avoir pleuré. Même la tête sur l'échafaud, même le nez dans un mouchoir. Ne raconte rien, ne dis rien, n'avoue rien. Le silence coule dans nos veines. Une guillotine est dressée sur la table dominicale pour ceux qui voudraient parler. Entre nous, on ne coupe plus les têtes, mais on coupe encore les langues. La peine de mots existe encore dans notre famille.

Chacun à notre tour, nous avons endossé les habits de ce Pierre Gironde, mort un jour de juin 1884, qui a nié jusqu'au bout l'évidence de son crime et crié au complot. Chacun à notre tour, nous sommes Pierre Gironde. La cave est le centre de notre monde, sous nos pieds. On mange le parricide par la racine.

Un jour, j'ai volé à mon père son rêve d'écrire son enfance et il ne m'en a jamais rien dit. Il ne m'en a pas voulu. Un jour d'automne, il a volé à mon secours en m'offrant une histoire à raconter. Celle d'un parricide commis dans la famille, voilà plus de cent trente ans, engloutie dans

le Gour noir et rejetée sur la rive de nos vies par le hasard des choses.

Aujourd'hui, grâce à mon père, j'ai quelque chose à vous dire ; aujourd'hui, grâce à mon père, j'ai sans doute quelque chose à me dire.